

O gato, enquanto isso, continuava tranqüilo em sua poltrona.

Um dia escutou vozes de mulher em frente à sua porta. Ainda que tenha se esforçado, não pôde entender o que diziam, mas os tons lhe bastaram. Foi como se tivesse uma enorme barriga flácida e cravassem nela um pau, e sentisse o estímulo, mas tão remoto, apesar de ser absolutamente intenso, que compreendesse que ia tardar muitas horas antes de poder reagir. Porque uma das vozes pertencia à dona da pensão, mas a outra era dela, que finalmente devia tê-lo descoberto.

Sentou-se na cama. Desejava fazer alguma coisa e não podia.

Observou o gato: ele também havia se levantado e olhava para a persiana, mas estava muito sereno. Isso aumentou sua sensação de impotência.

Pulsava-lhe o corpo inteiro e as vozes não paravam. Queria fazer alguma coisa. De repente sentiu na cabeça uma tensão tal que parecia que quando acabasse ele ia desfazer-se, dissolver-se.

Então abriu a boca, permaneceu um instante sem saber o que buscava com este movimento, e por fim miou, agudamente, com um desespero infinito, miou.

Francês

Tradução: Maria Regina Lucena Borges Osório

Maria Lucia de Souza Lima Meregalli

Émile Zola (1840-1902)

Escritor e jornalista francês que apoiou os impressionistas, como Manet, e defendeu corajosamente Dreyfus, em seu artigo «*J'accuse*» (1898). Suas obras incluem, entre outras, *Rougon-Macquart*, *Germinal* e *Nouveaux Contes à Ninon*, esta última, escrita em sua juventude (1865), contendo o presente conto. Durante toda sua vida, Zola teve grande afeição pelos gatos.

LAROCHE, Robert de. *Contes et légendes du chat*. Ouest-France, Rennes, 2005.

Charles Baudelaire (1821-1867)

Este texto é extraído de *Pequenos Poemas em Prosa* (1864) de Charles Baudelaire. Se os gatos aparecem muitas vezes em alguns poemas famosos de *Flores do Mal* (1855), Charles Baudelaire, tradutor de o *Gato Preto* de Edgar Allan Poe, exaltará portanto, mais uma vez, o felino em “*pupilas místicas*” em um dos textos em prosa de seus últimos anos.

Les paradis des chats

Émile Zola

Une tante m'a légué un chat d'Angora qui est bien la bête la plus stupide que je connaisse. Voici ce que mon chat m'a conté, un soir d'hiver, devant les cendres chaudes.

I

J'avais alors deux ans, et j'étais bien le chat le plus gras et le plus naïf qu'on pût voir. À cet âge tendre, je montrais encore toute la présomption d'un animal qui dédaigne les douceurs du foyer. Et pourtant que de remerciements je devais à la Providence pour m'avoir placé chez votre tante ! La brave femme m'adorait. J'avais, au fond d'une armoire, une véritable chambre à coucher, coussin de plume et triple couverture. La nourriture valait le coucher ; jamais de pain, jamais de soupe, rien que de la viande, de la bonne viande saignante.

Eh bien ! au milieu de ces douceurs, je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, me glisser par la fenêtre entrouverte et me sauver sur les toits. Les caresses me semblaient fdes, la mollesse de mon lit me donnait des nausées, j'étais gras à m'en écoeurer moi-même. Et je m'ennuyais tout le long de la journée à être heureux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou, j'avais vu de la fenêtre le toit d'en face. Quatre chats, ce jour-là, s'y battaient, le poil hérissé, la queue haute, se roulant sur les ardoises bleues, au grand soleil, avec des juréments de joie. Jamais je n'avais contemplé un spectacle si extraordinaire. Dès lors, ce toit, derrière cette fenêtre qu'on fermait si soigneusement. Je me donnais pour preuve qu'on fermait ainsi les portes de armoires, derrière lesquelles on cachait la viande.

J'arrêtai le projet de m'enfuir. Il devait y avoir dans la vie autre chose que de la chair saignante. C'était là l'inconnu, l'idéal. Un jour, on oublia de pousser la fenêtre de la cuisine. Je sautai su un petit toit qui se trouvait au-dessous.

II

Que les toits étaient beaux ! De larges gouttières les bordaient, exhalant des senteurs délicieuses. Je suivis voluptueusement ce gouttières, où mes pattes enfonçaient dans une boue fine, qui avait une tiédeur et une douceur infinies. Il me semblait que je marchais su du velours. Et il faisait une bonne chaleur au soleil, une chaleur qui fondait ma graisse.

Je ne vous achèrai pas que je tremblais de tous mes membres. Il y avait de l'épouvante dans ma joie. Je me souviens surtout d'une terrible émotion qui faillit me faire culbuter sur les pavés. Trois chats qui roulèrent du faite d'une maison, vinrent à moi en miaulant affreusement. Et comme je défailtais, ils me traitèrent de grosse bête, ils me dirent qu'ils miaulaient pour rire. Je me mis à miauler avec eux. C'était charmant. Les gaillards n'avaient pas ma stupide graisse. Ils se moquaient de moi, lorsque je glissais comme une boule sur les plaques de zinc, chauffées par le grand soleil. Un vieux matou de la bande me prit particulièrement en amitié. Il m'offrit de faire mon éducation, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Ah ! que le mou de votre tante était loin. Je bus aux gouttières, et jamais lait sucré ne m'avait semblé si doux. Tout me parut bon et beau. Une chatte passa, une ravissante chatte, dont la vue m'emplit d'une émotion inconnue. Mes rêves seuls m'avaient jusque-là montré ces créatures exquises dont l'échine a d'adorables souplesses. Nous nous précipitâmes à la rencontre de la nouvelle venue, mes trois compagnons et moi. Je devançai les autres, j'allais faire mon compliment à la ravissante chatte, lorsqu'un de mes camarades me mordit cruellement au cou. Je poussai un cri de douleur.

« Bah ! me dit le vieux matou en m'entraînant, vous en verrez bien d'autres. »

III

Au bout d'une heure de promenade, je me sentis un appétit féroce.

« Qu'est-ce qu'on mange sur les toits ? demandai-je à mon ami le matou.

« Ce qu'on trouve », me répondit-il doctement.

Cette réponse m'embarrassa, car j'avais beau chercher, je ne trouvais rien. J'aperçus enfin, dans une mansarde, une jeune ouvrière qui préparait son déjeuner. Sur la table, au-dessous de la fenêtre, s'étalait une belle côtelette, d'un rouge appétissant.

« Voilà mon affaire », pensai-je en toute naïveté.

Et je sautai sur la table, où je pris la côtelette. Mais l'ouvrière m'ayant aperçu, m'assena sur l'échine un terrible coup de balai. Je lâchai la viande, je m'enfuis, en jetant un juron effroyable.

« Vous sortez donc de votre village ? me dit le matou. La viande qui est sur les tables est faite pour être désirée de loin. C'est dans les gouttières qu'il faut chercher. »

Jamais je ne pus comprendre que la viande des cuisines n'appartint pas aux chats. Mon ventre commençait à se fâcher sérieusement. Le matou acheva de me désespérer en me disant qu'il fallait attendre la nuit. Alors nous descendrions dans la rue, nous fouillerions les tas d'ordures. Attendre la nuit ! Il disait cela tranquillement, en philosophe endurci. Moi, je me sentais défaillir, à la seule pensée de ce jeûne prolongé.

IV

La nuit vint lentement, une nuit de brouillard qui me glaça. La pluie tomba bientôt, mince, pénétrante, fouettée par des souffles brusques de vent. Nous descendîmes par la baie vitrée d'un escalier. Que la rue me parut laide ! Ce n'était plus cette bonne chaleur, ce large soleil, ces toits blancs de lumière où l'on se vautre si délicieusement. Mes pattes glissaient sur le pavé gras. Je me souvins avec amertume de ma triple couverture et de mon coussin de plume.

À peine étions-nous dans la rue, que mon ami le matou se mit à trembler. Il se fit petit, petit, et fila sournoisement le long des maisons, en me disant de le suivre au plus vite. Dès qu'il rencontra une porte cochère, il s'y réfugia à la hâte, en laissant échapper un ronronnement de satisfaction. Comme je l'interrogeais sur cette fuite :

« Avez-vous vu cet homme qui avait une hotte et un crochet ? me demanda-t-il.
 ? Oui.
 ? Eh bien ! s'il nous avait aperçus, il nous aurait assommés et mangés à la broche !
 ? Mangés à la broche ! m'écriai-je. Mais la rue n'est donc pas à nous ? On ne mange pas, et l'on est mangé ! »

V

Cependant, on avait vidé les ordures devant les portes. Je fouillai les tas avec désespoir. Je rencontraideux ou trois os maigres qui avaient traîné dans les cendres. C'est alors que je compris combien le mou frais est succulent. Mon ami le matou grattait les ordures en artiste. Il me fit courir jusqu'au matin, visitant chaque pavé, ne se pressant point. Pendant près de dix heures je reçus la pluie, je grelottai de tous mes membres. Maudite rue, maudite liberté, et comme je regrettai ma prison !

Au jour, l matou, voyant que je chancelais :

« Vous en avez assez ? m demanda-t-il d'un air étrange.

? Oh ! oui, répondis-je.

? Vous voulez rentrer chez vous ?

? Certes, mais comment retrouver la maison ?

? Venez. Ce matin, en vous voyant sortir, j'ai compris qu'un chat gras comme vous n'était pas fait pour les joies après de la liberté. Je connais votre demeure, je vais vous mettre à votre porte.

Il disait cela simplement, ce digne matou. Lorsque nous fûmes arrivés :

« Adieu, me dit-il, sans témoigner la moindre émotion.

? Non, m'écriai-je, nous ne nous quitterons pas ainsi. Vous allez venir avec moi. Nous partagerons le même lit et la même viande. Ma maîtresse est une brave femme...

Il n me laissa pas achever.

« Taisez-vous, dit-il brusquement, vous êtes un sot. Je mourrais dans vos tiédeurs molles. Votre vie plantureuse est bonne pour les chats bâtards. Les chats libres n'achèteront jamais au prix d'une prison votre mou et votre coussin de plume...Adieu. »

Et il remonta sur ses toits. Je vis sa grande silhouette maigre frissonner d'aise aux caresses du soleil levant.

Quand je rentrai, votre tante prit le martinet et m'administra une correction que je reçus avec une joie profonde. Je goûtait largement la volupté d'avoir chaud et d'être battu. Pendant qu'elle me frappait, je songeais avec délices à la viande qu'elle allait me donner ensuite.

VI

Voyez-vous – a conclu mon chat, en s'allongeant devant la braise ?, le véritable bonheur, le paradis, mon cher maître, c'est d'être enfermé et battu dans une pièce où il y a de la viande.

Je parle pour les chats.

O paraíso dos gatos

Émile Zola

Tradução: Maria Regina Lucena Borges Osorio¹

Uma tia me legou um gato angorá que é verdadeiramente o animal mais tolo que conheço. Eis o que meu gato me contou, em uma noite de inverno, diante das cinzas quentes.

I

Naquela época, tinha dois anos e era realmente o gato mais gordo e ingênuo que se podia conhecer. Nessa tenra idade, mostrava ainda toda a presunção de um animal que desdenha as doçuras do lar. E, no entanto, quanta gratidão eu devia à Providência por me ter colocado na casa da sua tia! A boa mulher me adorava. No fundo de um armário, eu possuía um verdadeiro quarto de dormir, travesseiro de penas e três cobertores. A alimentação valia o pernoite; jamais pão, jamais sopa, nada senão carne, a boa carne fresca.

Pois bem! Em meio a tais prazeres, só tinha um desejo, um sonho: escapar pela janela entreaberta e refugiar-me nos telhados. Os afagos pareciam-me sem graça, a languidez do meu leito dava-me náuseas, estava gordo de sentir repugnância disso. E me aborrecia durante todo o dia de ser feliz.

É preciso dizer-lhe que, esticando o pescoço, avistara da janela o telhado em frente. Nesse dia, quatro gatos lá brigavam, o pêlo eriçado, a cauda levantada, rolando sobre as ardósias azuis, ao sol alto, com imprecações de satisfação. Jamais contemplara um espetáculo tão extraordinário. Desde então, minhas crenças foram fixadas. A verdadeira felicidade estava sobre esse telhado, atrás dessa janela que se fechava como as portas dos armários, atrás das quais se escondia a carne.

Preparei o meu plano de fuga. Devia existir ali, na vida, algo mais do que a carne fresca. Estava lá o desconhecido, o ideal. Um dia, alguém esqueceu de fechar bem a janela da cozinha. Saltei sobre um pequeno telhado que se encontrava mais abaixo.

II

Como os telhados eram belos! Grandes calhas os guarneciam, exalando aromas deliciosos. Percorri voluptuosamente essas calhas, onde minhas patas afundavam em um lodo fino, que possuía uma tepidez e uma suavidade infinitas. Parecia-me caminhar sobre veludo. E fazia muito calor ao sol, um calor que derretia minha gordura.

Não lhe esconderei que eu tremia com todos os membros. Havia pavor em

¹ Bacharel em Tradução: Francês/Português, pelo Curso de Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul; Licenciada em História Natural, UFRGS; aluna do curso de Letras, Tradução: Espanhol/Português, UFRGS.

minha alegria. Lembro-me principalmente de uma terrível emoção que me deixou a ponto de me lançar para a rua. Três gatos que rolaram da cumeeira de uma casa aproximaram-se de mim, miando horivelmente. E como desmaiei, eles me chamaram de palerma, me disseram que miavam por zombaria. Pus-me a dar miados com eles. Era fascinante. Os espertalhões não tinham a minha banha estúpida. Caçoavam de mim, quando eu deslizava como uma bola nas folhas de zinco, aquecidas pelo sol forte. Um gato velho do bando simpatizou particularmente comigo e me ofereceu iniciar minha educação, o que aceitei com gratidão.

Ah! Como a complacência de sua tia estava longe. Bebi nas goteiras, e jamais o leite açucarado me parecera tão doce. Tudo me pareceu bom e belo. Uma gata passou, uma gata encantadora, cuja visão me encheu de uma emoção desconhecida. Até então, somente meus sonhos me haviam mostrado essas criaturas delicadas cuja espinha dorsal tem adoráveis movimentos ágeis. Nós nos precipitamos ao encontro da recém-chegada, meus três companheiros e eu. Cheguei antes dos outros, ia fazer meu cumprimento à encantadora gata, quando um de meus companheiros mordeu cruelmente meu pescoço. Soltei um grito de dor.

"Ora essa! disse-me o gato velho, arrastando-me, você verá muitas outras".

III

Ao fim de uma hora de passeio, senti um apetite feroz.

"O que se come sobre os telhados?" perguntei ao meu amigo gato.

"O que se acha", respondeu-me sabiamente.

Essa resposta me inquietou, pois me esforçava procurando, mas nada encontrarei. Avistei, enfim, em uma água-furtada, uma jovem operária que preparava seu almoço. Sobre a mesa, abaixo da janela, estendia-se uma bela costeleta, de um vermelho apetitoso.

"Ali está o que me interessa", pensei com toda a ingenuidade.

E saltei sobre a mesa, onde agarrei a costeleta. Mas a operária, percebendo-me, acertou em meu lombo uma terrível vassourada. Larguei a carne, escapei, soltando um palavrão horroroso.

"Libertou-se, portanto, de sua aldeia?", disse-me o gato velho. A carne que está nas mesas é feita para ser desejada de longe. É nas goteiras que se precisa procurar".

Jamais pude compreender que a carne das cozinhas não pertencesse aos gatos. Meu estômago começava a reclamar seriamente. O gato velho acabou de me desesperar, dizendo que era preciso aguardar a noite. Então descenderemos à rua e vasculharemos as latas de lixo. Aguardar a noite! Ele dizia isso tranquilamente, como filósofo inveterado. Quanto a mim, senti-me desfalecer, ao simples pensamento desse jejum prolongado.

IV

A noite chegou lentamente, uma noite de nevoeiro que me enregelou. Em breve, caiu a chuva, fina, penetrante, açoitada por súbitos sopros de vento. Des-

ceemos pelo vão envidraçado de uma escada. Como a rua me parecia medonha! Não existia mais o bom calor, o sol forte, os telhados iluminados onde se chafurdava tão deliciosamente. Minhas patas deslizavam na calçada engordurada. Recordei, com tristeza, os meus três cobertores e meu travesseiro de penas.

Mal chegamos à rua, meu amigo, o gato velho, se pôs a tremer. Fez-se pequeno, pequeno, e se esgueirou dissimuladamente ao longo do casario, dizendo-me que o seguisse com a máxima rapidez. Assim que encontrou um portão para carruagens, ali se refugiou depressa, deixando escapar um ronronar de satisfação.

Como o interroguei sobre essa fuga:

"Viu aquele homem que tinha um cesto e um gancho?, me perguntou.

- Sim.

- Pois bem! Se ele nos tivesse visto, nos mataria e nos comeria no espeto!

- Comidos no espeto! gritei. Mas a rua, portanto, não é nossa? Não se come e se é comido!"

V

Entretanto, o lixo havia sido despejado, diante das portas. Vasculhei as latas desesperadamente. Encontrei dois ou três ossos magros que estavam espalhados entre as cinzas. Foi então que compreendi o quanto o bofe fresco é succulento. Meu amigo, o gato velho, fuçava o lixo com gosto. Ele me fez correr até de manhã, visitando cada calçada, sem pressa. Durante quase dez horas tomei chuva, tirei todo de frio. Maldita rua, maldita liberdade, e como tive saudade de minha prisão!

De dia, o gato velho, vendo que eu cambaleava:

"Já está farto disso? Perguntou-me com um ar estranho.

- Oh! Sim, respondi.

- Quer voltar para casa?

- Certamente, mas como reencontrar a casa?

- Venha. Nessa manhã, vendo-o sair, compreendi que um gato gordo como você não era feito para as alegrias difíceis da liberdade. Conheço sua morada, vou colocá-lo em sua porta".

Ele dizia isso com simplicidade, o digno gato velho. Quando chegamos:

"Adeus, disse-me ele, sem manifestar a menor emoção.

- Não, gritei, não nos separaremos assim. Você virá comigo. Dividiremos o mesmo leite e a mesma carne. Minha dona é uma boa mulher..."

Ele não me deixou terminar.

"Cale-se, disse bruscamente, você é um tolo. Eu morreria em sua tepidez indolente. Sua vida de abundância é boa para os gatos bastardos. Os gatos livres nunca comprarão, ao preço de uma prisão, seu aconchego e seu travesseiro de penas... Adeus".

E subiu para os seus telhados. Vi sua grande silhueta magra estremecer de contentamento com as carícias do sol nascente.

Quando entrei, sua tia pegou a palmatória e me deu um corretivo que recebi com uma profunda alegria. Saboreei plenamente o prazer de ter calor e ser batido. Enquanto ela me golpeava, eu sonhava com as delícias da carne que ela me daria em seguida.

VI

Veja — concluiu meu gato, alongando-se em frente às brasas —, a verdadeira felicidade, o paraíso, meu caro dono, é ser encerrado e batido em uma peça em que haja carne.

Eu falo para os gatos.

L'horloge

Charles Baudelaire

Les Chinois voient l'heure dans l'oeil des chats.

Un jour, un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Céleste Empire hésita d'abord ; puis, se ravisant, il répondit :

« Je vais vous le dire. »

Peu d'instants après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi. »

Ce qui était vrai.

Pour moi, si je me penche vers la belle Féline, la si bien nommé, qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon coeur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque, au fond de ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours la même, une heure vaste, solennelle, grande, comme l'espace, sans divisions de minutes ni de secondes — une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un coup d'oeil.

Et si quelque importun venait me déranger pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant, quelque Démon du contre-temps venait me dire :

« Que regardes-tu là avec tant de soin ? Que cherches-tu dans les yeux de cet être ? Y vois-tu l'heure, mortel prodigue et fainéant ? », je répondrais sans hésiter : « Oui, je vois l'heure : il est l'Eternité ! »

N'est-ce pas, madame, que voici un madrigal vraiment méritoire, et aussi emphatique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tant de plaisir à broder cette prétentieuse galanterie, que je ne vous demanderai rien en échange.

O relógio

Charles Baudelaire

Tradução: Maria Lucia de Souza Lima Meregalli²

Os chineses vêem as horas nos olhos dos gatos.

Um dia, um missionário que passeava no subúrbio de Nanquim percebeu que havia esquecido seu relógio, e perguntou a um menino que horas eram.

² Aluna do Bacharelado em Português/Espanhol; Bacharel em Letras — Português/Francês; Licenciada em Filosofia — Universidade Federal do Rio Grande do Sul.